

ser en jouant celui qu'elle croyait son père, pour lui dire bonsoir. Et à la vue de sa surprise, la petite espiègle, joyeuse d'avoir si bien réussi, se livrait à toute sa joie. C'était des cris, des rires, des caresses sans fin.

—Norton fut ému au delà de toute expression. La surprise agit encore plus vivement sur cette âme impressionnable et mobile. Au milieu de ses nouveaux projets, il avait oublié son enfant. Qu'en ferait-il dans cette nouvelle existence ? Sa mémoire lui rappela aussitôt ces hideuses paroles de Turnship : "Débarrasse-toi vite de cette petite vermine !"

—Que Dieu le confonde ! s'écria-t-il avec un mouvement d'indignation, en embrassant l'enfant avec amour. Ma petite Lily ! mon bel ange ! le seul souvenir d'un beau jour !... Tu ne seras pas la fille adoptive d'un voleur, je te le promets ! Demain j'irai chercher de l'ouvrage.

Il tint parole. Dès le lendemain, il se présentait chez maître Cornhill le fondeur. C'était un petit homme, maigre, sévère, froid et compassé ; au reste, juste, disait-on, avec les ouvriers, et chef d'un des plus beaux établissements de l'endroit.

Maître Cornhill examina quelque temps Norton d'un regard fixe et pénétrant sous ses épais sourcils gris.

—Pourquoi avez-vous quitté l'atelier de M. Freeman ? dit-il enfin.

—Une discussion d'amour-propre. Il m'avait injurié.... Je lui ai répondu.

—Oui. On dit que vous êtes violent, tapageur, hautain. Je n'aime pas cela chez moi, je ne le souffre pas. On ajoute que vous êtes bon ouvrier, nullement ivrogne. Cela me convient. Je vous prends à l'essai.

Norton entra dans l'atelier de M. Cornhill. Deux jours après, celui-ci le fit mander dans son bureau. Il y était seul occupé à compter. Lorsqu'il vit Norton, il s'arrêta, remit ses papiers en ordre, et releva ses lunettes.

—Fermez la porte, dit-il froidement au jeune homme.

Norton obéit.

—J'ai à vous parler d'affaires qui vous concernent, reprit M. Cornhill du même ton, je viens de recevoir ce petit billet ; écoutez :

"On prévient M. Cornhill que l'ouvrier Edouard Norton, reçu depuis hier dans sa fabrique, n'est autre que le fameux Ned Norton, dont le père est mort sur l'échafaud. Lui-même, longtemps voleur et braconnier, a été poursuivi comme incendiaire dans le Middlesex. M. Cornhill pourra facilement vérifier le fait.

"On croit devoir donner cette avis à un honnête industriel, dont les ateliers ne sont pas faits pour abriter de semblables bandits."

Norton resta comme atterré par cette lecture. M. Cornhill le regardait avec ses petits yeux perçants.

—Qu'avez-vous à répondre ? lui demanda-t-il froidement.

—C'est une infâme, une atroce dénonciation ! s'écria Ned avec une explosion terrible de colère.

—J'en conviens, répliqua M. Cornhill, du même calme. Mais ce n'est pas là la question. Êtes-vous, oui ou non, le Ned Norton dont il est fait mention dans la note ?

Le jeune homme, étouffé par la douleur, la honte, l'indignation, ne put que balbutier quelques paroles sans suite.

—Ecoutez, monsieur, Edouard Norton, reprit froidement M. Cornhill, je professe un profond mépris pour l'auteur de cette lettre quel qu'il soit.... et par suite de ce mépris, je ne veux pas approfondir des révélations qui me forceraient peut-être à

vous faire arrêter. Seulement je vous prierais de quitter l'atelier, sans bruit, dès aujourd'hui, et sur le premier prétexte venu. Vous avez travaillé deux jours avec beaucoup d'adresse et de zèle, je le reconnais. Mon caissier vous payera la semaine entière.

—Monsieur ! commença Norton.

—Suffit ! interrompit sèchement Cornhill. Vous passerez à la caisse ce soir ; Jack Risley sera prévenu.

Il fit un geste à Norton pour l'inviter à sortir, et se remit à travailler. Le jeune homme partit furieux et désespéré.

—C'en est fait, murmura-t-il, la mauvaise étoile l'emporte ! Que faire maintenant ! Où aller ? Si partout ces terribles révélations me poursuivent ? Comment travailler ? Comment vivre ?

Et alors les propositions de Turnship lui revinrent à l'esprit. Quelques instants après, par une coïncidence qui n'était pas probablement l'effet du seul hasard, le bandit se trouva sur le chemin de Norton.

—Parbleu, mon cher Ned, dit-il, je te rencontre à propos ! Ma foi, ce n'est pas malheureux, car voilà deux jours que tu m'as fait faire je ne sais combien d'inutiles stations au Running horse. Il paraît que semblable au cheval de l'enseigne, tu galopes tous les jours ; on ne te rencontre que sur le pavé. Voyons, qu'as-tu de nouveau à me dire ?

—Rien encore.... Je réfléchis.

—Au diable les réflexions ! Tu es le garçon le plus méditatif que je connaisse. Voyons, qu'est-ce qui t'arrête ? Parions que je t'ai deviné !

—Quoi ?

—Parbleu, quelque chose comme cette petite fille que tu avais dans le bois. Rien de plus facile que d'arranger cela. Que ne la mets-tu en pension ? Elle y sera mieux encore qu'avec toi ; et avec l'argent que nous amasserons, tu pourras la faire élever comme une princesse.

Cette idée offrait en effet à Norton les moyens de capituler avec sa conscience. Il acheva d'étourdir dans cet entretien les scrupules qui le retenaient encore, et prit rendez-vous avec Turnship pour le lendemain matin. Son plan était de confier à Lily à la mère Bradcock jusqu'à ce qu'elle fût assez grande pour entrer dans un pensionnat.

Le soleil se couchait lorsqu'il revint chez lui, tout préoccupé de ces projets. Depuis qu'il était seul, que Turnship l'avait quitté, peu à peu la voix de l'honneur reprenait le dessus, et commençait à crier au fond de sa conscience. Il chancelait, il hésitait, flottant dans cette douteuse incertitude, qu'une circonstance fortuite pouvait entraîner vers le bien comme vers le mal.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il rentra dans sa chambre. La soirée était superbe, et le soleil qui se couchait, jetait un dernier rayon de pourpre à travers l'étroite mansarde. Ce rayon entourait comme d'une auréole le berceau où reposait Lily endormie. Norton s'avança et s'arrêta pour la regarder. Jamais il ne l'avait vue plus ravissante. A force de se remuer dans son sommeil, son cou, ses petits bras, ses petites épaules étaient hors des couvertures, et à demi cachés par ses cheveux bouclés. Ainsi demi-nue, sous le feu de ce soleil couchant qui colorait le berceau d'une rouge lueur, elle frappa Norton d'un souvenir puissant. Il la vit telle qu'elle était dans la ferme, éclairée par les flammes, lorsqu'il l'arrachait à l'incendie. Il se pencha sur le berceau pour l'embrasser.

—Papa !.... Papa !.... murmura l'enfant en souriant dans ses rêves, reste.... reste.... que je t'embrasse.... papa....